

qu'on en fait et la direction qu'on lui donne, peut devenir un instrument d'immense pouvoir, pour faire l'un ou pour faire l'autre.

C'est là qu'on trouve l'erreur fatale, irréparable, et si commune à notre époque. On croit qu'il suffit d'apprendre à lire aux pauvres, sans faire attention à les préserver des sophismes et des mensonges que la presse vomit partout et avec une incalculable fécondité. C'est une opinion malheureusement partagée par des hommes d'un grand mérite et d'un savoir profond, et par tout ce qu'il y a de plus ambitieux et de plus irrésolû dans la société. On pense que l'entendement humain, si on l'abandonne à sa marche volontaire, choisira les connaissances les plus sûres et la meilleure instruction, comme un animal préfère dans un champ les herbes les plus nutritives et les plus agréables. Cette erreur est naturelle, elle peut même paraître digne d'éloge, car on doit l'attribuer aux plus chers sentimens de notre cœur, et on l'a vue devenir le thème favori de personnes très-estimables par leurs talens et leurs vertus ; mais elle trahit une ignorance complète du monde, et a été suivie des conséquences les plus désastreuses. L'expérience a prouvé la vanité de ces théories qui prétendent avoir pour objet l'amélioration des masses en général et des individus en particulier. On ne calcule pas sur notre faiblesse et moins encore sur la nature de l'instruction publique ; il faut se mettre en garde pour que la science ne soit pas une porte qu'on ouvre au mal, mais un canal par où l'on fasse pénétrer dans la société les bons principes.

La nécessité de cette vigilance scrupuleuse peut s'expliquer par un fait ; savoir : par la rapidité avec laquelle le vice se propage dans toutes les nations, et la lenteur des progrès de la vertu ; par la facilité de répandre et de populariser une mauvaise doctrine, une idée corruptive, et la difficulté de réprimer son influence. Ces observations n'appartiennent pas exclusivement à une religion, à un système de morale : on les trouve dans les philosophes, les moralistes et les savans de tous les siècles et de tous les peuples, dans Xénon et dans Platon, dans Cicéron et dans Aristote, dans les rêveries des Hindous et les énigmes du Talmud, dans les proverbes de Salomon et les maximes de Confucius. Lorsque deux déesses rivales, la Volupté et la Vertu, selon une des plus ingénieuses fictions de la mythologie grecque, voulerent se disputer le jeune Hercule, elles allèrent devant lui, celle-là dans un attirail splendide et entourée de tous les charmes qui peuvent séduire l'imagination, celle-ci dans un costume grave et armée d'une sévérité menaçante. On trouvera toujours des emblèmes pour distinguer la syrène dont le sourire magique attire ses victimes dans un abîme de perdition, et la conseillère prudente qui garde l'étroit sentier conduisant au bonheur.